Partie 1 (pp. 5 à 56)

L’histoire se déroule à O., ville singulière d’après le narrateur qui se propose de relater dans une chronique les événements survenus à partir d’avril en 194... Cette chronique a pour point de départ le surgissement en maints endroits de la ville de nombreux rats venus mourir à l’air libre. Le 28 avril, une dizaine de jours après la découverte des premiers rats, on dénombre ainsi 8.000 rats morts. Le docteur Bernard Rieux conduit sa femme souffrante à la gare, qui s’en va se soigner dans une maison de santé et reçoit sa mère venue remplacer sa bru. Rieux reçoit la visite du journaliste Raymond Rambert qui fait un reportage sur l’état sanitaire de la population arabe. Il doit assister Joseph Grand, l’un de ses anciens patients, pour une tentative de suicide de Cottard, un voisin de ce dernier. Puis il doit s’occuper du concierge de son immeuble, M. Michel, dont la santé s’altère rapidement et qui meurt brutalement dans l’ambulance qui le conduit à l’hôpital. Entre-temps, le docteur a croisé le Père Paneloux, un jésuite estimé de tous, y compris des non croyants, le juge Othon et un certain Jean Tarrou arrivé à Oran quelques semaines plus tôt, qui vit à l’hôtel.. (p.21) Jean Tarrou aime à noter sur son carnet les faits insignifiants dont il est témoin (conversations futiles entendues dans le tramway ; description du manège d’un vieillard qui, du haut de sa fenêtre, attire les chats pour leur cracher dessus) ou remarques sur le temps qui passe trop vite et que l’on apprécie d’autant mieux que l’on s’ennuie. Il s’interroge aussi sur la présence des rats et les cas de fièvre qui atteignent alors la dizaine. (p.26) Rieux assiste à l’interrogatoire policier de Cottard concernant sa tentative de suicide. On apprend que Joseph Grand s’est remis à étudier le latin pour mieux comprendre le sens des mots français. Les cas de fièvre suivie de mort se multiplient et le docteur Castel, un vieux confrère de Rieux, diagnostique la peste. (p.31) Désormais, Rieux se remémore les épidémies de peste qui ont frappé les hommes à travers l’Histoire et imagine les scènes terribles de ce fléau. Puis il chasse ces pensées : « L’essentiel est de bien faire son métier », se rassure-t-il. (p.36) Il s’interroge sur Joseph Grand, un homme bon, qui occupe un emploi subalterne d’employé sans que l’on ait tenu les promesses de promotion faites lors de son embauche et qui essaie de compenser ses difficultés d’expression chaque soir par l’écriture, interprète Rieux. (p.40) Rieux finit par obtenir que la préfecture convoque une commission sanitaire qui décide, en dépit des avis divergents, de prendre des mesures d’urgences (p.46) Joseph Grand note que, depuis sa tentative de suicide, Cottard se montre plus bienveillant envers les autres, comme, dit-il, s’il avait quelque chose à se faire pardonner. De son côté, Rieux sent naître en lui la peur face à la multiplication des cas lorsqu’il imagine les conséquences d’une épidémie. Des mesures plus draconiennes sont enfin prises : à la déclaration obligatoire de la maladie et à l’isolement des malades s’ajoutent la fermeture et la désinfection des maisons ainsi que la quarantaine des proches et la surveillance des enterrements. Mais les sérums envoyés ne sont en nombre suffisant. Le préfet toutefois finit par déclarer l’état de peste et la fermeture de la ville. (p.56)

Partie 2 (pp. 57 à 138)

Les portes de la ville sont donc fermées, le courrier bloqué et les communications téléphoniques limitées aux cas les plus urgents. Restent, pour communiquer avec l’extérieur, les télégrammes. Un fort sentiment d’exil, d’être prisonnier et séparé des siens s’accentue, d’autant plus que nul délai raisonnable ne peut être envisagé pour la fin de l’épidémie. (p.65) La sixième semaine de la peste compte 345 morts. Des mesures de restriction sont prises concernant la circulation, le ravitaillement et l’électricité. La physionomie même de la ville change : des magasins et des administrations ferment et les oisifs envahissent les rues et les cafés. On apprend que Cottard semble réjoui de la situation ; que Joseph grand était marié, mais que sa femme, un jour, l’a quitté par lassitude ; que Lambert voulant quitter la ville à tout prix pour rejoindre sa femme demande un passe-droit à Rieux qui refuse. Rieux, précisément, écrasé de travail, court d’un malade à l’autre et mène une vie mortifère. (p.78) Les autorités ecclésiastiques décident d’une semaine de prières publiques, marquée par le retentissant prêche du père Paneloux pointant du doigt l’origine céleste et la caractère punitif du fléau. (p.84) Joseph Grand invite chez lui Rieux à qui il lit la première phrase de son roman qu’il veut parfaite et qu’il réécrit sans cesse. (p.89) Rambert, se targuant d’être étranger à la ville, cherche à obtenir une autorisation de quitter Oran. Vainement. (p94) En juin, avec les premières chaleurs, le chiffre hebdomadaire des victimes de la peste se monte à 700. Des patrouilles de nuit surveillent d’éventuels manquements à l’interdiction de sortie. Tarrou note que les autorités ne donnent plus que les chiffres quotidiens des décès – une centaine – pour moins démoraliser la population. Il s’aperçoit que les pastilles de menthe ont disparu des pharmacies, comme si l’on croyait qu’elles protégeaient du fléau. La quatre-vingt quatorzième journée de la peste fait 124 morts. (p.103) La peste prend une nouvelle forme, pulmonaire. Rieux et sa mère reçoivent Jean Tarrou qui propose d’organiser des formations sanitaires volontaires pour pallier le manque de personnel. Suite au prêche du père Paneloux, une longue discussion anime les deux hommes à propos de dieu, de la peste et de la mort. (p.111) Jean Tarrou met aussitôt en place ses équipes de formateurs sanitaires. De son côté, le docteur Castel s’attelle à mettre au point un sérum local. Quant à Joseph Grand, il assure le secrétariat des équipes composées par Tarrou, tout en poursuivant son travail sur la première phrase de son roman, dont il tient au courant Rieux et Tarrou. La ville reçoit des témoignages de solidarité du monde entier. Mais, selon Rieux, cette solidarité est trop lointaine, alors qu’il faudrait être ensemble. (p.118) Rambert ayant échoué à quitter la ville par les moyens légaux essaie désormais les solutions illicites. Cottard le met en liaison avec un nommé Garcia, lié à un réseau de passeurs, qui le conduit à un certain Raoul. Mais un premier rendez-vous est annulé. Et il est impossible de contacter les deux hommes. Pour la première fois, un malade guérit. Rieux, Tarrou et Rambert échangent leurs points de vue sur le sens de l’attitude à adopter. Apprenant par Tarrou que la femme de Rieux est hors d’Oran, Rambert décide de se joindre aux équipes de formateurs sanitaires en attendant de pouvoir quitter Oran. (p.138)

Partie 3 (pp. 139 à 153)

A l’occasion d’un vent violent qui assiège Oran, les quartiers du centre-ville sont, à leur tour touchés par la maladie. D’autres, sévèrement frappés par le fléau, sont isolés du reste de la ville. Certains habitants, excédés mettent le feu aux maisons croyant ainsi anéantir la peste, ou attaquent les portes de la ville. On passe alors de l’état de peste à l’état de siège. On fusille deux voleurs pour l’exemple et on institue un couvre-feu à 23h. (p.143) Les enterrements sont désormais placés sous le signe de l’urgence et de la rapidité d’exécution des tâches. On éloigne même les parents lors de l’inhumation. A partir d’août se pose un problème de place en raison du trop grand nombre de victimes. Puis on recourt à la crémation dont les fumées planent sur Oran, qu’elles empestent. (p.148) Le sentiment de séparation s’amplifie chez tous et dans toute la ville. (p.153)

Partie 4 (pp. 154 à 218)

Les mois de septembre et d’octobre sont marqués par une grande fatigue des formateurs sanitaires, qui se mue pour la plupart en une certaine indifférence à ce qui se passe autour d’eux. Rieux confie à Joseph Grand que l’état de sa femme empire ; ce qu’il regrette aussitôt. Il sent que l’épuisement général amène les formateurs à négliger les règles d’hygiène essentielles. Tarrou juge que Cottard se bonifie : de solitaire, il est devenu complice de ceux 3 qui souffrent non sans montrer une certaine méchanceté. Lors d’une représentation d’Orphée, à l’opéra municipal, le chanteur meurt sur scène de la peste. (p.162) Alors qu’il a la possibilité de s’enfuir, Rambert se rend à l’hôpital pour prévenir Rieux et Tarrou que, finalement, il restera au milieu de ceux qui ont besoin de lui. (p.171) Le sérum de docteur Castel est prêt et va être essayé sur Jacques, le fils du juge Othon, dont le cas est désespéré. Mais, pourtant veillé par Rieux, Castel, Tarrou et le père Paneloux, il décède. Ce qui déclenche une brève altercation entre Rieux l’agnostique et Paneloux le prêtre sur le sens à accorder à ce drame de la mort d’un enfant. (p.179) En ville, les prophéties se multiplient - celles de Nostradamus et de Ste Odile sont les plus mentionnées, notamment - et la superstition en vient à se substituer à la religion. Dans son second prêche auquel il convie Rieux, le père Paneloux n’utilise plus le « vous » mais le « nous » et demande à l’assistance un acte de foi absolu : tout accepter ou tout nier. Peu de temps après, le père Paneloux se laisse emporter par une maladie sans que l’on sache s’il s’agit de la peste. (p.191) Cette année-là, à la Toussaint, les cimetières sont désertés. Et la peste s’étend peu, comme si elle avait atteint un palier. Tarrou, Rambert et Grand se rendent au stade où se trouvent les internés mis en quarantaine. Ils y découvrent le juge Othon qui les rejoint pour les saluer et les remercier pour les soins prodigués à son fils. (p.199) Au cours d’une visite au vieil asthmatique, Rieux et Tarrou se retrouvent sur une terrasse dominant la ville et la baie. Au cours d’un entretien qui s’avère une véritable communion de l’amitié, Tarrou confie au docteur le secret de sa vie : une haine de la mort, qu’elle soit décrétée par la justice, la politique ou les guerres. Les deux hommes décident d’aller prendre ensemble un bain de mer comme pour célébrer leur amitié et oublier un instant la maladie. (p.212) Sa quarantaine finie, le juge Othon demande à intégrer les formateurs sanitaires. En décembre, sur les conseils de Rambert qui correspond illégalement avec sa femme, Rieux envoie une lettre à la sienne. Puis un noël de la peste s’installe dans la ville. Grand est à son tour atteint par la peste et demande à Rieux de brûler son manuscrit qui s’avère, en fait, ne contenir que la fameuse première phrase indéfiniment corrigée. Contre toute attente et après plusieurs injections de sérum, Grand guérit. Il en est de même pour d’autres malades. E, pour la première fois depuis le mois de mai, les rats réapparaissent au grand jour. (p.218)

Partie 5 (pp. 219 à 255)

A partir de janvier, la peste recule, même si elle frappe encore, comme pour le juge Othon. La souffrance laisse place à l’espoir car les statistiques du 25 janvier confirment que l’épidémie est enrayée. Les chats réapparaissent eux aussi. (p.224) Cottard, contrairement à tous, s’inquiète du recul de la maladie comme s’il craignait pour son avenir personnel dans une société redevenue normale. Il s’isole peu à peu, puis disparaît. Quand Tarrou le rencontre par hasard et l’accompagne chez lui, des hommes l’attendent et veulent l’arrêter, mais il parvient à s’enfuir. C’est ainsi que s’achèvent les carnets tenus par Tarrou. (p.229) Rentrant chez lui, Bernard Rieux se met à espérer pouvoir recommencer une nouvelle vie et une nouvelle relation avec sa femme. Mais sa mère lui annonce la présence d’un Tarrou malade dont les symptômes évoquent ceux de la peste. Rieux prend sur lui de soigner son ami sans le faire isoler. Mais le lendemain soir, Tarrou meurt, longuement veillé par Rieux et sa mère. Au matin, un télégramme apprend à Rieux que sa femme est décédée depuis huit jours. (p.239) En février, Oran, débarrassé de la peste, s’ouvre de nouveau au monde. (p.246) On a retrouvé Cottard qui, devenu fou, tire sur les passants avant d’être arrêté. Quant à Grand, il est arrivé à ses fins : débarrassée de ses adjectifs, sa fameuse première phrase lui paraît enfin parfaite. On apprend que l’auteur de la chronique n’est autre que le docteur Rieux désireux de témoigner ainsi de cet amour, de cette souffrance et de cet exil qui avaient réuni les hommes. Et pour dire sa certitude qu’il y a chez l’homme plus de choses à admirer que de choses à mépriser, même si le bacille de la peste ne meurt pas et reviendra. (p.255)